

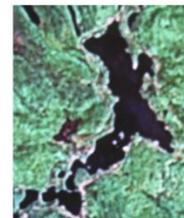
Association des propriétaires du lac Long de Saint-Élie-de-Caxton

APLL

CP 1058, Saint-Élie-de-Caxton (Québec), G0X 2N0

Courriel : info@lalong.org

Site Web : www.lalong.org



Le lac Ferme ta yeule

Serge Bouchard

[Serge Bouchard](#), né le 27 juillet 1947 à Montréal, est un anthropologue, écrivain et animateur de radio québécois. Diplômé de l'Université McGill et de l'Université Laval, Serge Bouchard est d'abord chercheur dans le domaine de la nordicité. Docteur en anthropologie et spécialiste des peuples amérindiens, il cofonde et dirige une firme de recherche en sciences humaines active jusqu'en 1986 dans les domaines de la formation interculturelle, de l'environnement, de la justice et de la gestion.

Homme de radio, Serge Bouchard a animé à Radio-Canada Première des émissions phares telles que *De remarquables oubliés*, *Une épinette noire nommée Diesel* et, durant seize ans, *Les chemins de travers*. Il coanime à présent l'émission [C'est fou](#), tous les samedis soir, en compagnie de Jean-Philippe Pleau.

Esprit libre, observateur sensible, il est l'auteur d'une vingtaine d'ouvrages tout aussi passionnants qu'inclassables, où il livre ses pensées, ses histoires de vie, son imaginaire dont *C'était au temps des mammoths laineux* et *Les Yeux tristes de mon camion*.

Dans ce texte « Le lac Ferme ta yeule », l'auteur nous présente **l'histoire de l'eau depuis la dernière glaciation** avec son regard d'anthropologue indigné de l'exploitation qu'on en fait : « Aujourd'hui, j'ai peur pour l'eau. »

« Je voudrais être un huard, amoureux et paternel, nageant à la surface tranquille d'un lac profondément sauvage, à la tombée de la nuit, entre deux montagnes dont les crans arrondis viennent plonger dans l'eau noire. »

Un océan d'épinettes cachant une galaxie de lacs, voilà l'immensité de ce que nous pourrions appeler un « trésor national ». Mon programme politique se précise, une indignation après l'autre. Au chapitre de la forêt dont le régime d'exploitation m'a toujours torturé, j'ajouterais celui de l'eau. Car je trouve embarrassant le fait historique suivant : depuis 1867, nous avons toujours concédé nos forêts à des cartels, créant des fortunes colossales à l'étranger et dans les villes, laissant de maigres redevances à l'État, nous contentant des emplois de bûcherons et de haleux, multipliant les villages inquiets, les régions en otage et les truckeurs endettés. Au lieu de construire un monde et de le faire bien vivre, cette approche a toujours détruit l'avenir autant que la nature. Plutôt que d'alimenter la saine croissance de pays forestiers autonomes, elle a engendré des « régions ressources » dépendantes des cartels. Et nos gens n'auront jamais profité du bois et du trésor comme ils l'auraient pu si, jadis, nous avions respecté le colon au lieu de défier le capitaliste. De la même manière aujourd'hui, j'ai peur pour l'eau. J'ai peur que nous la liquidions pour de maigres redevances, créant des emplois de porteurs d'eau, gaspillant la réserve comme nous l'avons fait de la forêt. Il y a chez nous beaucoup d'arbres, il y a beaucoup d'eau, mais verrons-nous un jour combien ils sont précieux ?

Nos lacs. Ils sont si nombreux qu'il a fallu du temps, beaucoup de temps pour en faire un décompte seulement approximatif. Le territoire en cache des dizaines de milliers. Les a-t-on vraiment comptés

sans en oublier un seul, les a-t-on tous nommés, racontés ? Protégés comme on protège la prunelle de nos yeux ? Ces lacs magnifiques, on les découvre partout, au bout d'un sentier, au détour d'un chemin ; chacun porte la mémoire des amonts, chacun laisse courir la rumeur de ses sources, le petit chant de ruisseaux cachés, de charges et de décharges qui sont des ouvertures vers d'autres lacs, des passages, des couloirs et des haltes, des sauts, des rapides, des eaux blanches, des chutes. Et dévalent les rivières, et naissent les vallées, et chaque vallée a son histoire. Si vraiment ce lac est un œil, alors il en a vu.

Il en a vu, des nuits étoilées, des ciels et des ciels, les gris sombres de l'immortalité, les bleus comme du velours, les mauves du matin, les orangés du soir. Nos lacs. Ils en ont pris, des coups de froid, dans le creux de l'automne. Leurs beaux visages se sont ridés au passage des brises ; ils ont gelé dix mille fois et dix mille fois ils ont dégelé, craqué, calé. Les bruits sourds, puissants, de ces tremblements de glace ont impressionné les jeunes épinettes qui ne les oublieront jamais. Les plus grands lacs affrontent les tempêtes et le vent qui cingle, les plus humbles se recueillent, repliés dans leur écrin, à l'abri des regards. Ils entendent le craquement sec du vieux pin qui finalement se casse après s'être penché pendant deux cents ans au-dessus des eaux de la petite baie. Dans ce temple tranquille, pareille cassure est un gros événement.

Les lacs et les rivières ont connu le feu, la traversée de l'original, les traces régulières des raquettes sur la neige, les courses des caribous dans la poudreuse. Chaque lac est un dessin, un tableau. Notre pays est troué de beautés. On dirait que des castors géants ont œuvré patiemment, une génération après l'autre, pour créer ces plans d'eau, creuser des canaux, distribuer l'eau aux quatre coins de la forêt immense. En vérité, nous contemplons l'œuvre des glaces anciennes : une réserve de vie fraîche dans des assiettes de roches cambriennes. Car c'est bel et bien sur une table, une grande table penchée, que coule et chemine l'eau, vers des vallées de sable et vers la mer. Elle est patiente, l'eau, elle paresse et s'attarde, elle traîne au soleil, elle regarde les arbres, elle caresse la roche, mais il faut bien qu'elle bouge. Parfois, elle devient très froide et lumineuse ; filtrée dans des eskers précieux, elle est la pureté même.

Nos rivières. Voici celle du Lièvre et celle du Loup, la rivière aux Sables et la rivière aux Roches. Celles-là ont une belle robe rouge : l'Olomane et la Romaine des Innus, et l'Onomani des Anishinabes, qui deviendra la Nominique. Et voici la Matane, la Cascapédia, la Matapédia, la magnifique Ashuapmushuan ; et les souveraines Mistassini, Chibougamau, Péribonka, Harricana, Chisasibi ; puis la rivière des Outaouais, la Moisie de la Mista Shipu, la Patamu Shipu, la rivière Mingan, la Natashquan. Où donc s'arrêtera le poème algonquien, chantera-t-il nos grands lacs, l'Ashuanipi, le Pikouagani, le Kénogami, le Matagami, le Waswanipi, le Manaouane, l'Ouinouakapau, le Michikamau, l'Abitibi, le Témiskamingue, le Témiscouata et le Kipawa ?

Ils en ont vu, nos lacs, des maisons de toile et des feux de camp, ils en ont vu, des gens parler aux esprits, à la recherche des âmes en voyage, ils en ont vu, des familles, des canots d'écorce, des canots de toile et des canots de bois, des traîneaux. Ils ont vu des naissances en hiver, des fillettes nommées Desneiges ; ils ont vu des vieux mourir dans la posture résolue des sages, ils ont vu des noyés, des rescapés, du bois flottant et du bois mort. Le chien du nomade jappe, le loup hurle, l'écureuil roux y va de son sifflement strident et saccadé, le grand corbeau se tait, les familles vont de lac en lac, montant vers le nord ou descendant vers le sud, voyageant les allers-retours, de l'embouchure de la rivière jusqu'à la tête des eaux.

Voici le lac Cinq Cennes, il est gros comme ma main, il ne vaut pas cinq cennes, oublié qu'il est derrière ces trois collines. Mais il y a en son milieu une cabane de castors, une famille de soyeux, des animaux heureux. Le lac Cinq Cennes a une eau tranquille et pure, comme si elle se reposait en sa

cellule, au fond d'une écaille, comme si c'était le dernier sou d'un trésor. Il touche presque au lac aux Ours, tout juste au bout de la rivière des Ours, là où se courtisent les perdrix, là où les hérons aiment se recueillir, là où viennent boire les petits veaux de la mère originale et les petits de la mouffette. Je connais un lac qui s'appelle Ferme ta yeule ! Il faut cultiver le silence pour ne pas effrayer la truite, oui, mais surtout garder l'omerta sur ces fosses à dorés. Il y a le lac qui parle, celui qui ne parle pas, le lac menteur, le lac Clarté, le lac Noireur. C'est dans cette direction, six lacs plus au nord, à la fin du portage de La Fourche, au sortir de la longue montée qui débouche sur le lac Caché, à la tête de la rivière Ennuyante.

Nos rivières ont été des routes d'eau sacrées que les canots ne pouvaient pas souiller. L'eau a été la voie de nos interminables explorations, c'est le long de son cours que nous nous sommes enracinés, et l'eau partout nous a été fidèle, elle ne nous a jamais manqué. Les puits de surface ont tiré une eau pure et abondante. Il y avait des plages où se baigner, des endroits où pêcher, des vues et de belles vues. Mais les moteurs sont venus, les petits dégâts d'huile, un petit peu d'essence par-ci et par-là. La cabane de l'ermite a fait place au chalet de l'urbain, le canot a fait place au moteur hors-bord. Cela n'a jamais été grave de briser la virginité millénaire d'un lac. L'eau s'est brouillée, un peu, au fil du temps. Nous avons fait des barrages, des grands et des petits, des publics et des privés, des écluses, comme des enfants qui s'amuse avec les rigoles au printemps. Les rivières sont devenues des transporteurs de bois flotté. Nous avons mangé la forêt et nous l'avons digérée par les voies d'eau. Elles ont été bloquées en amont, entravées, barrées, embarrassées, étouffées. Nous avons changé toute la nature du bon Dieu, le cours des rivières, les bassins des lacs, les niveaux et les débits, nous avons créé de petites mers intérieures et artificielles – les réservoirs Gouin, Cabonga, Baskatong, Dozois, Kempt, Manouane, Kipawa, Manicouagan, Romaine, Caniapiscau, La Grande. Et dans les forêts ennoyées avec des arbres debout, les poissons se sont perdus dans les sous-bois.

Nous avons flotté, nous avons charrié, nous avons chargé des billes, de Saint-Billot-de-Toutes-les-Pitounes à Sainte-Contrainte-de-Tous-les-Embâcles. Nous avons tué nos lacs, dynamité dans les rapides, brisé le cours de nos eaux. Nous avons souillé des nappes phréatiques, gazonné des bords de lacs, remblayé des marais, détruit des milieux humides, pollué des ruisseaux, renvoyé directement nos égouts dans le courant. Nous avons été les méchants castors du diable, les castors noirs et monstrueux de la fin du monde, c'est-à-dire l'envers du castor bienveillant et ingénieux. Et maintenant, nous nous apprêtons à faire commerce de l'eau. Nous, les porteurs d'eau, sommes en passe de devenir des vendeurs d'eau, des vendeurs pressés de liquider, sans réfléchir, de l'eau en vrac ou en bouteille, de l'eau pure à volonté, pour pouvoir nous acheter un peu plus de yachts, un peu plus de seadoos, plus de chalets, de régates et de plaisance.

Je suis rassuré, on me souffle à l'oreille qu'un homme, quelque part entre Tadoussac et la Basse-Côte-Nord, enregistre avec minutie le chant de l'eau de toutes les rivières et des moindres ruisseaux qui se jettent dans le fleuve. Prendre le temps d'écouter l'eau ; déployer ses habiletés de preneur de son pour capter fidèlement le petit cantique ; espérer savoir ce qu'elle raconte, l'eau, ce qu'elle chantonne ; tenter de reconnaître la différence entre chacune de ses descentes, sur le gravier, dans le sable, par paliers ; pouvoir distinguer le son d'une chute, et d'une autre, sa prière. Oui, cela m'inspire et m'encourage à préciser, comme je le disais, mon programme politique. Mesure numéro 1 : qu'un gouvernement, un jour, en notre nom, déclare l'eau bénite et que chaque député en boive un verre au début de chaque session. »

Source : Serge Bouchard, *Les Yeux tristes de mon camion*, Boréal, 2016, pp 152-157

Lire aussi [Pensées d'eau douce. En chaloupant sur le Memphré](#), Josée Blanchette, Le Devoir, 27 juillet 2012